

*La Maison-Dieu*, 173, 1988, 61-69

Jean-Louis CHARLET

## RICHESSSE SPIRITUELLE D'UNE HYMNE D'AMBROISE :

### *AETERNE RERUM CONDITOR* ★

PENDANT la lutte entre chrétiens orthodoxes et hérétiques ariens soutenus par l'impératrice-mère Justine, l'évêque Ambroise introduisit en 386 le chant des hymnes dans la liturgie milanaise. Mais l'hymne ambrosienne, création poétique la plus originale du christianisme latin antique, va bien au-delà des préoccupations immédiates de cette conjoncture politico-religieuse. Des-

---

\* L'auteur, professeur à l'Université de Provence, fait partie de l'équipe chargée de la traduction des hymnes de la *Liturgia Horarum* pour les pays de langue française et, à ce titre, avait la responsabilité de la traduction de cette hymne. Par ailleurs, il prépare au sein d'une équipe dirigée par J. Fontaine une édition scientifique commentée des hymnes d'Ambroise (responsabilité personnelle : *Iam surgit hora tertia* et *Inluminans Altissimus*). Pour le présent article, il a utilisé la version dactylographiée de l'introduction générale et de la notice d'*Aeterne rerum conditor*, préparées par J. Fontaine pour cette édition collective (dépôt du manuscrit définitif à l'éditeur avant la fin de 1988).

tinée à la prière des heures ou à la célébration des grandes fêtes de l'année liturgique, elle constitue un instrument privilégié de la conquête du temps par la liturgie chrétienne, et n'a cessé d'exprimer et de nourrir la prière chrétienne, collective ou privée.

Sur l'effet produit par le chant des hymnes ambrosiennes au moment de leur création, nous avons le témoignage exceptionnel de saint Augustin, témoin oculaire et auriculaire. L'expérience augustiniennne éclaire de l'intérieur les causes d'un succès dont Augustin lui-même et, indirectement, Prudence attestent le caractère quasi universel dans le monde latin, de l'Afrique à l'Espagne. Dans un premier passage des *Confessions*, Augustin parle seulement des effets immédiats du chant hymnique dans la conjoncture de 386 : il s'agissait de remonter le moral du peuple chrétien persécuté par l'impératrice-mère Justine favorable aux ariens<sup>1</sup>. Mais un peu plus loin, méditant sur les différentes formes de la concupiscence, il en vient aux plaisirs de l'ouïe et sa réflexion s'approfondit<sup>2</sup>. Augustin souligne d'abord la séduction esthétique qu'exerce l'hymne ambrosienne : sa musicalité opère un véritable charme sur l'auditeur et l'émeut jusqu'en son tréfonds. Aussi Augustin éprouve-t-il un premier mouvement de méfiance devant un tel enchantement. Mais ce charme a des vertus pédagogiques et des effets salutaires : ce que l'on reçoit avec douceur reste gravé au fond du cœur. Or, grâce au chant hymnique, la vérité de la foi, « filtrée et décantée », pénètre l'âme. L'hymne produit une sorte d'illumination intérieure qui amène le fidèle à comprendre la Vérité en proclamant le mystère du Christ et de la Trinité. Dans un troisième temps, cette illumination provoque une adhésion ardente du cœur et l'élève à la véritable piété. Quand il évoque les hymnes d'Ambroise, Augustin se réfère surtout à *Deus creator omnium*<sup>3</sup>. Nous voudrions, à partir d'une

1. *Conf.* 9, 15.

2. *Conf.* 10, 49-50.

3. *Conf.* 4, 15 ; 9, 32 ; 10, 52 ; 11, 35.

autre hymne, *Aeterne rerum conditor*<sup>4</sup>, montrer quelle richesse spirituelle les hymnes d'Ambroise peuvent apporter à la prière chrétienne en cette fin du 20<sup>e</sup> siècle.

TEXTE<sup>5</sup>

Aeterne rerum conditor,  
noctem diemque qui regis  
et temporum das tempora  
ut alleues fastidium,

praeco diei iam sonat,  
noctis profundae peruigil,  
nocturna lux uiantibus  
a nocte noctem segregans.

Hoc excitatus lucifer  
soluit polum caligine,  
hoc omnis errorum chorus  
uias nocendi deserit ;

TRADUCTION<sup>6</sup>

Éternel Créateur du monde  
Qui régis la nuit et le jour  
Et qui rythmes le cours du temps  
Afin d'en alléger le poids,

Déjà, pour le jour, le coq chante,  
Veilleur au profond de la nuit,  
Lueur nocturne aux voyageurs  
Séparant la nuit de la nuit.

Par lui, surgit l'astre de l'aube  
Qui chasse les ombres du ciel ;  
Par lui, les troupes de rôdeurs  
Délaissent les sentiers du mal.

4. Augustin connaissait aussi *Aeterne rerum conditor*, dont il cite les vers 15-16 (*retr.* 1, 21, 1), attestant ainsi de façon formelle la paternité ambrosienne de l'hymne.

5. Le texte donné est celui de l'édition préparée par J. Fontaine et son équipe. Dans l'hymnaire de la *Liturgie des heures* (*Te decet hymnus*, a cura di A. Lentini, Vatican 1984, p. 14), les strophes originales 5 et 6 ont été supprimées « per brevità » (ne peut-on regretter cette suppression dans une hymne d'une telle qualité et d'une telle concentration ?) ; en revanche, une strophe doxologique a été ajoutée. Au v. 11, A. Lentini a conservé, avec plusieurs éditeurs modernes, mais contre les manuscrits, la correction introduite dans le bréviaire romain de 1632 *erronum* (à la place d'*errorum*) ; au v. 25 (= *LH* v. 17), il a préféré, comme plusieurs éditeurs, pour des raisons métriques, la leçon *labantes* à *labentes*, pourtant bien mieux attesté dans la tradition manuscrite.

6. Cette traduction rythmée est celle élaborée en commun, à partir de notre propre travail, par la commission chargée de la traduction des hymnes de la *Liturgia Horarum* pour les pays de langue française, sauf pour les strophes 5 et 6 (voir n. 5) : pour ces deux strophes, nous avons adapté la traduction de l'édition J. Fontaine au schéma d'alternance des finales masculines et féminines FMMM choisi pour la Liturgie des Heures.

hoc nauta uires colligit  
pontique mitescunt freta,  
hoc ipse Petra Ecclesiae  
canente culpam diluit.

Surgamus ergo strenue :  
gallus iacentes excitat  
et somnolentos increpat,  
gallus negantes arguit ;  
gallo canente, spes redit,  
aegris salus refunditur,  
mucro latronis conditur,  
lapsis fides reuertitur.

Iesu, labentes respice  
et nos uidendo corrige :  
si respicis, lapsus cadunt  
fletuque culpa soluitur.

Tu lux, refulge sensibus  
mentisque somnum discute ;  
te nostra uox primum sonet  
et uota soluamus tibi.

Sit, Christe, rex piissime,  
tibi Patrique gloria  
cum Spiritu Paraclito,  
in sempiterna saecula.

Par lui, le marin reprend force,  
Le calme revient sur la mer ;  
A son chant, Pierre, le Rocher,  
Lave sa faute dans les pleurs.

Dressons-nous donc avec courage :  
Le coq lève celui qui gît,  
Invective les somnolents ;  
Le coq confond les renégats.

A son chant revient l'espérance,  
L'infirmes recouvre santé,  
Le larron cache son poignard,  
Qui est tombé retrouve foi.

Regarde, ô Jésus, ceux qui tombent ;  
En nous voyant relève-nous :  
A ton regard, l'erreur s'enfuit,  
Les pleurs effacent le péché.

Brille pour nos yeux, ô Lumière,  
Éveille les cœurs endormis.  
Que nos premiers chants soient pour toi :  
Pour toi, nos vœux soient accomplis !

Gloire à ton Père, à toi la gloire,  
Roi de toute bonté, ô Christ !  
Gloire à l'Esprit Saint Paraclit,  
Pour les siècles d'éternité.

La signification de l'hymne est étroitement liée à sa situation liturgique. Il s'agit d'une hymne pour le chant du coq, c'est-à-dire pour la partie de la nuit qui précède l'aube et le lever du jour<sup>7</sup>. Déjà au 6<sup>e</sup> siècle, Césaire d'Arles la prescrivait pour le second nocturne, et l'hymnaire romain la fait chanter à laudes chaque dimanche. En cette fin de la nuit, elle exprime l'attente de la lumière du jour, mais aussi, à travers elle, de la lumière du Christ, vrai Jour, Soleil de Justice. Ambroise part d'un phénomène naturel : le chant du coq qui annonce le lever du jour. Mais, en s'appuyant sur le récit biblique de la création de la lumière (première strophe : cf. Gn 1,

7. Ce que les latins appellent le *gallicinium* : voir ISID. *nat.* 2, 31.

3-5) et sur la péricope du reniement de Jésus par Pierre avant le chant du coq (v. 15-16 : cf. Lc 22, 61-62 plutôt que Mt 26, 34 ; Mc 14, 72 ou Jn 13, 38), il en dégage la signification morale et spirituelle pour la vie des chrétiens. A une première partie méditative et contemplative où domine l'indicatif (strophes 1 à 4) succède une seconde partie d'exhortation et de demande où se multiplient subjonctifs et impératifs (strophes 5 à 8).

Les deux premières strophes associent une invocation au Dieu créateur du temps, du rythme alternatif du jour et de la nuit qui remédie à la faiblesse humaine en compensant l'activité diurne par le repos nocturne, à une méditation sur les vertus du coq et de son cri : héraut du jour, le coq annonce le lever du Jour véritable, du Soleil de Justice. Les strophes 3 et 4 expriment les bienfaits spirituels de ce chant pour les chrétiens : par lui, le lever du jour va dissiper non seulement les ténèbres atmosphériques, mais encore les ténèbres morales. Le calme revient sur les flots, mais aussi dans l'âme du chrétien qui, une fois écarté le mal, retrouve à l'image de Pierre au chant du coq la force du bien par le repentir.

Les strophes 5 et 6 tirent la conclusion parénétique de la première partie contemplative : le chant du coq et l'exemple de Pierre doivent inciter à la vigilance spirituelle. Que l'homme se dresse donc de son lit ; mais qu'en même temps il redresse son âme en la relevant du péché, dans l'espérance de la ré-surrection promise, du Salut éternel. L'invocation finale à Jésus (strophes 7 et 8) formule une prière de demande (l'hymne va de la louange — strophes 1 et 2 — à la demande : strophes 7 et 8) : par son regard tout-puissant, que Jésus nous redresse et nous libère du péché, comme il l'a fait pour Pierre. Vraie Lumière, qu'Il éveille et illumine spirituellement nos âmes, à nous, chanteurs de l'hymne qui lui est due. En deux mouvements complémentaires et symétriques, l'écriture symbolique suggère un sens moral et spirituel derrière les tableaux apparemment descriptifs de la première partie ; puis, dans la seconde partie, l'illumination spirituelle de l'âme par le vrai Soleil rappelle

en arrière-plan la dissipation de l'obscurité et des brumes par les rayons du matin.

Cette rapide analyse permet de comprendre pourquoi l'hymne ambrosienne s'est imposée à travers les siècles. Sa réussite littéraire est indéniable : Ambroise a créé une forme fixe (huit strophes de quatre dimètres iam-biques généralement octosyllabiques) dont le rythme, les thèmes et les images ont modelé la prière liturgique de l'occident chrétien jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle. Par ses qualités de concentration et de fluidité<sup>8</sup>, il a su exprimer à la fois la transcendance divine et la proximité d'un Dieu présent à qui le prie. Il a atteint la grandeur en restant simple et transparent pour être compris de tous, même si l'expression du mystère et des réalités spirituelles conduit parfois à des alliances de mots elliptiques et surprenantes<sup>9</sup>. Mais l'expression poétique est au service d'un projet religieux et l'hymne ambrosienne est avant tout une réussite spirituelle et liturgique.

Ambroise a parfaitement compris la triple dimension temporelle de la liturgie. Au moment où il chante, le chrétien se situe entre la révélation biblique accomplie

---

8. Pour la concentration, comparer l'hymne au passage correspondant de l'œuvre en prose d'Ambroise (où abondent digressions et descriptions gratuites) ou à la première hymne du *Cathemerinon* (sur ce point, voir notre étude *La création poétique dans le Cathemerinon de Prudence*, Paris, Les Belles-Lettres, 1982, p. 91-94). La concentration et la fluidité, qualités qui ne s'assemblent pas nécessairement, sont obtenues ici par un mélange artistement dosé de parallélismes (*concinntas* : parallélismes syntaxiques ; variations synonymiques et paronymiques à fonction à la fois incantatoire et pédagogique ; figures de la réitération comme l'anaphore, la paronomase, l'allitération, l'homéotéleute...) et de variations (rupture des symétries quand elles deviennent trop appuyées). Tour à tour, Ambroise souligne ou estompe les symétries et le dimètre iam-bique permet un énoncé formulaire d'une plénitude grave. Sur la stylistique d'Ambroise hymnode, voir M. Simonetti, *Studi sull'innologia popolare cristiana dei primi secoli*, Roma, 1952.

9. Ici, au v. 26, *lapsus cadunt* qui signifie littéralement « les chutes tombent ». Le péché est un faux-pas, une chute. Pendant la nuit, il fait tomber l'homme. Mais, par un juste retournement des valeurs, quand le jour a dissipé la nuit, c'est le faux-pas qui trébuche, c'est le péché qui tombe.

et la parousie à venir. Mais le présent de la célébration liturgique actualise le passé biblique (ici, la création du jour et de la nuit et le reniement de Pierre suivi par son repentir) dans l'attente de la venue eschatologique du Soleil de Justice. C'est de là que le moment présent vécu par le chrétien en prière prend un sens religieux. Le génie d'Ambroise a été précisément de dégager le sens spirituel d'une expérience aussi commune que celle du chant du coq et de la venue de la lumière, en la liant à la Parole de Dieu (la Bible) et au mystère du Christ venu s'incarner dans les ténèbres pour y mourir, mais pour ressusciter et préparer son retour à la fin des temps comme Soleil de Justice.

Concrètement, les mots de l'hymne suggèrent au chanteur une triple interprétation, une compréhension à trois niveaux : le sens littéral, matériel et descriptif ; le sens moral (les implications pour la vie quotidienne du chrétien) ; et le sens spirituel (le mystère du Christ et la perspective eschatologique).

Ainsi, le « veilleur au profond de la nuit / lueur nocturne aux voyageurs / séparant la nuit de la nuit » (v. 6-8), c'est, au premier degré, le coq, veilleur nocturne qui fait espérer la lumière à l'homme encore plongé dans la nuit, qui sépare la mauvaise nuit, la « nuit intempestive » (*intempestum*), du *gallicinium*, la bonne nuit orientée vers l'attente du jour. Mais ce veilleur nocturne est pour chaque chrétien un exemple moral de vigilance, une incitation à veiller et à prier pour échapper aux tentations nocturnes et à la ténèbre infernale. Enfin, comme l'expliquera quelques années plus tard Prudence en imitant Ambroise, le coq « est l'image de notre Juge »<sup>10</sup>. Il symbolise le retour du Christ à la fin des temps pour juger les vivants et les morts, les séparer « comme le berger *sépare* les brebis des boucs » (Mt 25, 32, où les traductions latines emploient le verbe *segregare*).

De même au vers 17, le subjonctif d'exhortation *surgamus* doit se comprendre d'abord au sens matériel : la

10. Prudence, *Cathemerinon* 1, 16 : « nostri figura est iudicis ».

matin va arriver, « levons-nous » de notre lit. Mais l'adverbe *strenue* incite à lui donner aussi (deuxième niveau de compréhension) un sens moral : levons-nous pour ne point paresser (cf. v. 19), levons nos âmes en même temps que nos corps, « redressons-nous » intérieurement dans la lutte morale que constitue la vie quotidienne. Mais la suite du texte (v. 21, *spes redit* ; v. 22 *salus refunditur* : *salus* signifie « santé », mais aussi « salut ») incite à comprendre *surgamus* d'une troisième manière, comme *resurgamus* (les poètes latins emploient souvent le verbe simple pour le composé) : « ressuscitons », associons notre lever, notre « surrection » au mystère de la *Résurrection* du Christ, quotidiennement figuré par le chant du coq et le lever du soleil. Le lever ou redressement est donc non seulement physique, mais moral et, finalement, résurrection spirituelle.

De la même manière, les *iacentes* du v. 18 désignent au premier degré les dormeurs « couchés », « étendus » sur leur lit ; au deuxième degré, l'homme qui, comme Pierre avant le chant du coq, est tombé dans le mal (image de la chute aux v. 24 à 27), qui gît endormi par ses fautes ; au troisième degré — conséquence du second —, l'homme étendu mort par le péché, qui n'a pas encore été ressuscité par le Christ. Derrière le sommeil physique, Ambroise suggère le sommeil moral et la mort spirituelle. En définitive, le coq est le Christ qui nous incite à ressusciter avec Lui : d'où l'apostrophe finale à Jésus, v. 25-32<sup>11</sup>.

Ambroise a donc su enraciner l'hymne dans l'expérience humaine la plus concrète, la plus immédiate et la plus large — donc accessible à tous — pour instruire moralement celui qui chante et l'élever progressivement au mystère de Dieu, inscrit dans la nature et révélé par

11. On voit combien il est difficile, et parfois quasiment impossible, de traduire des mots ou des images à triple sens : le traducteur implore l'indulgence du lecteur. Mais s'il a redonné l'envie de lire, de chanter, de méditer le texte latin en rendant plus immédiatement accessibles à des francophones quelques-unes de ses richesses spirituelles, il n'a peut-être pas perdu sa peine et son temps.



l'Écriture : comme l'homélie, l'hymne est un écho humain et une méditation de la Parole divine, clé de compréhension du monde et de l'homme. Car pour Ambroise, qui a réfléchi sur la fonction spirituelle de la psalmodie (*In psalm.* 101 et 118), l'hymne, nouveau psaume chrétien, est un microcosme de la vie spirituelle. Comme la lecture ruminée des *Psaumes*, la méditation des hymnes est un exercice spirituel qui fait progresser dans la voie du salut : par cette prière de louange et de demande, l'homme reçoit de Dieu le sens de sa vie. Mais le chant a aussi d'autres vertus. Pour chaque chrétien, la proclamation du mystère de Dieu a un effet pédagogique : le chanteur s'enseigne lui-même et devient son propre maître. Pour le peuple chrétien rassemblé pour la prière liturgique, le chant collectif des hymnes réalise son unité dans l'Église.

La démarche d'Ambroise qui consiste à partir de la vie quotidienne pour mener par le chant hymnique au mystère de Dieu est d'une grande actualité pour la prière chrétienne. Les citadins que nous sommes pour la majeure partie d'entre nous sont peut-être moins sensibles que les contemporains d'Ambroise ou que les chantres médiévaux à la valeur du chant du coq ; et le développement de la lumière artificielle a quelque peu estompé l'opposition entre la nuit et le jour. Il n'en reste pas moins que le rythme d'alternance entre la nuit et le jour est biologiquement ancré au plus profond de nous-mêmes. Les vers d'Ambroise s'appuient sur une expérience inscrite dans la nature humaine et donc, même pour un homme de la fin du 20<sup>e</sup> siècle, ils partent de son « vécu » (comme disent les modernes !) pour le mener au mystère ineffable de Dieu. C'est à ce titre que l'hymnodie ambrosienne reste très moderne et demeure une source vivante de prière pour les chrétiens du 20<sup>e</sup> siècle, et bientôt du 21<sup>e</sup> : partir de l'homme dans le monde et dans le temps pour le mener à Dieu, à l'éternité dans l'infini, n'est-ce pas ce que recherche toute forme de prière ?

Jean-Louis CHARLET